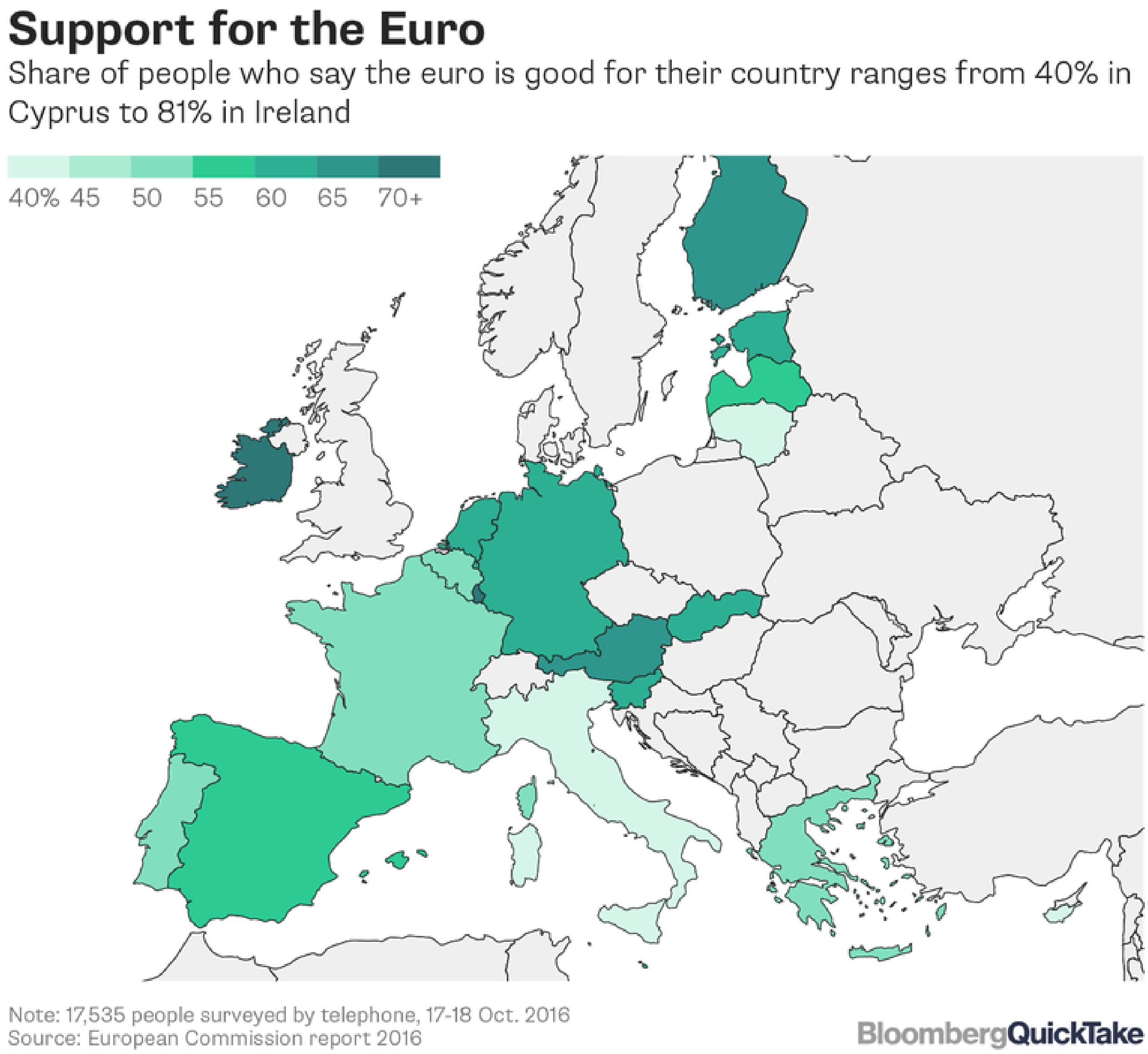
The Euro

A stack of 50, 20 and 10 euro notes is arranged for a photograph inside a Travelex store, operated by Travelex Holdings Ltd., in London, U.K., on Wednesday, March 6, 2013. The U.K. currency weakened against all except one of its 16 major counterparts as 11 of the 39 economists surveyed by Bloomberg News predict the central bank will tomorrow increase its asset-purchase target to at least 400 billion pounds ($603 billion) from the current 375 billion pounds. Photographer: Simon Dawson/Bloomberg

Hey, euro! For a while there, you looked like a goner. During those debt crisis days in 2012 when Greece was imploding and Spain’s banks were teetering and the Germans were asking why they had to pick up the bill, there was a serious wobble. Common European currency? Remind us, please, what Europeans actually have in common. Now with Britain heading out of the European Union and Greece in a perpetual pinch, there are constant reminders of the euro’s shortcomings. Though the rules governing the 19-nation shared currency have been tightened since the crisis, there’s still a regular chorus of business leaders and politicians who say that its demise is just a matter of time. The latest challenge: populist politicians capitalizing on discontent and targeting the euro. Can the world’s most ambitious financial experiment survive?

The Situation

As the euro stumbled on, wealthier nations in the north were often pitted against poorer ones in the south, amplifying the differences among them. Anti-EU protest parties have gained support from voters fed up with the failings of other member countries and the loss of control to bureaucrats in Brussels. Withdraw from the euro is a rallying cry for Italy’s Five Star Movement and Marine Le Pen’s National Front in France, which rattled investors before a presidential election in May with promises to redenominate the country’s debt. Greece has struggled to qualify for crucial loans after surrendering to its third bailout in five years in 2015 to remain part of the euro. Months of bitter disagreement and Germany’s insistence on more austerity left a lingering sense that Greece will have to leave the currency union eventually. Europe’s slow recovery from a double-dip recession hasn’t helped, with euro-zone unemployment forecast to remain above 9 percent for a ninth year in 2017. The euro dropped by the most on record in June 2016 on the surprise decision by British voters to leave the EU, even though the U.K. is not part of the common currency.



The Background

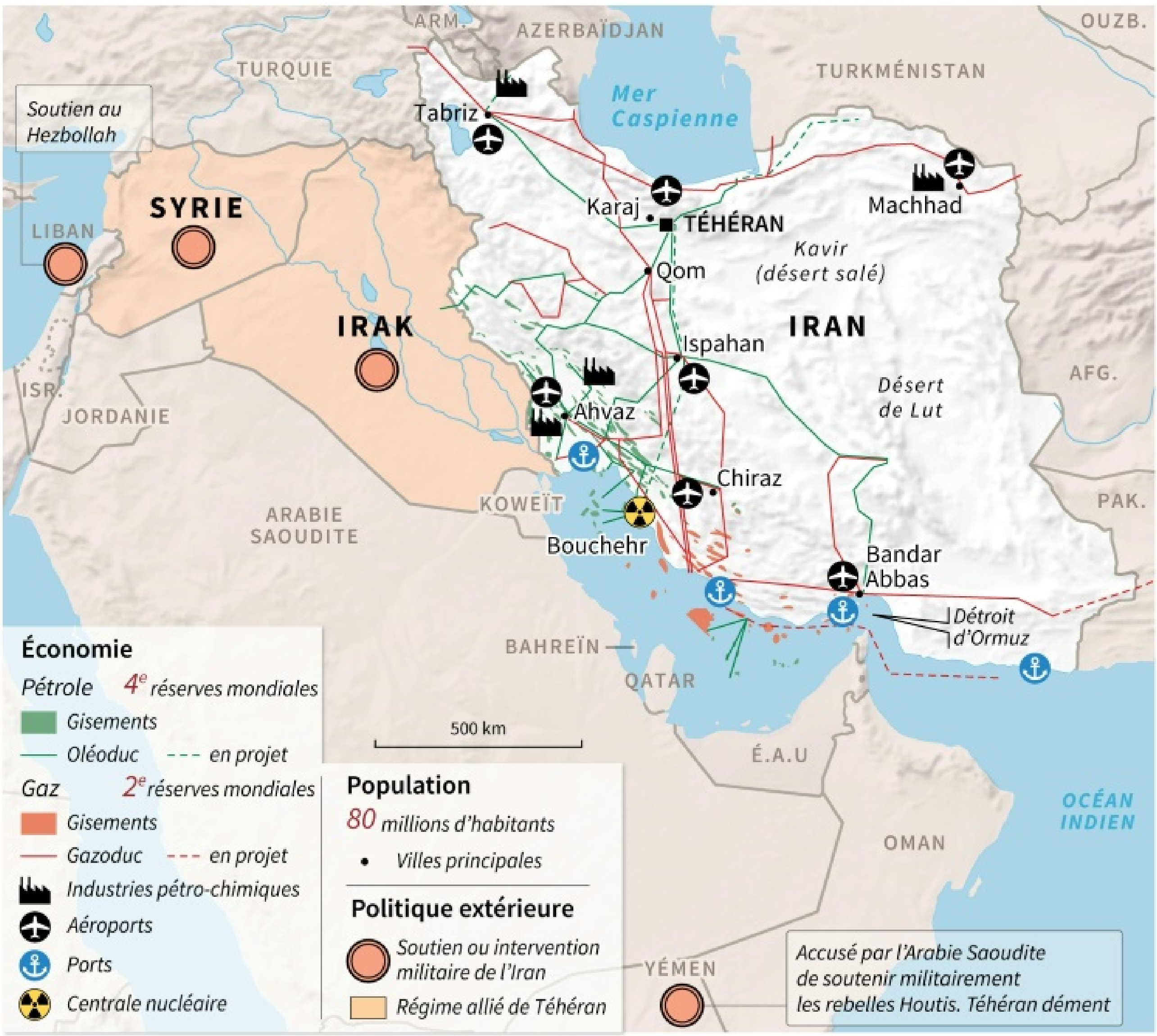
The precursor to the EU was set up in 1958, as the continent's leaders vowed to make another war between them all but impossible. The euro came in 1999, when a group of 11 countries jettisoned marks, francs and lire and turned control of interest rates over to a new central bank. The common currency's scale provided exchange-rate stability and better access to world markets. It Un homme tabassé par les gendarmes _ Comores Infosdid not, however, impose uniform financial discipline; to avoid surrendering national sovereignty, politicians largely sidestepped a unified approach to bank regulation and government spending. To the extent that there were rules, they were flouted. The events that brought the euro to its knees came during the global rout in 2009, when Greece came clean and said its budget deficit was twice as wide as forecast. Investors started dumping assets of the most indebted nations and borrowing costs soared. The shared euro made it impossible to devalue individual currencies of weaker economies, limiting options for recovery. Politicians lurched through bailouts for Greece, Ireland, Portugal and Cyprus plus a rescue of banks in Spain. The panic fueled fears of a breakup as fragile banks and their holdings of government bonds exposed the common currency's vulnerabilities. The firestorm abated in July 2012, when European Central Bank President Mario Draghi pledged to do "whatever it takes" to save the euro.

The Argument

Euro-area leaders say the common currency is now more resilient in the face of shocks. They argue that even if Greece were to fall out of the euro, the currency would survive, though there's a vigorous debate about how serious the economic and political consequences would be. New systems have been put in place to centralize bank supervision and build firewalls between troubled debtors and taxpayers. The measures still may not have gone far enough. Aspirations by the euro's founders for an "ever closer union" — including more oversight of national budgets and the pooling of debt — have not been realized. For some observers, the euro's flaws simply sow the seeds for another crisis.

Iran/Etats-Unis: derrière le nucléaire, l'UE voit aussi une guerre du gaz

L'Iran, une puissance régionale au Moyen-Orient



Sources : EIA, World Energy Atlas, NIPC, bureaux AFP

© AFP

Les Européens soupçonnent les Etats-Unis de chercher à neutraliser l'exploitation des énormes réserves de gaz iraniennes, grâce aux sanctions sur le nucléaire, afin d'ouvrir des débouchés à leur propre production, en plein essor avec le gaz de schiste.

"Les sanctions américaines vont toucher les exportations de pétrole et de gaz iranien vers l'Europe", relève un responsable européen impliqué dans le dossier.

"Il s'agit clairement d'une nouvelle tentative de limiter une source d'approvisionnement différente afin que le gaz naturel liquéfié (GNL) américain puisse atteindre l'Europe plus facilement, sans concurrents", explique-t-il à l'AFP sous couvert d'anonymat.

"Je ne crois pas que ce soit le but principal des sanctions contre l'Iran, mais c'est un effet induit", nuance Marc-Antoine Eyl-Mazzega, directeur du centre Energie de l'Institut français des relations internationales (IFRI).

“Il est clair que les investissements prévus ne vont pas avoir lieu. Je ne connais pas de grande société internationale qui va s’y risquer”, a-t-il pronostiqué dans un entretien téléphonique avec l’AFP.

Au grand dam des Européens, Washington a annoncé réimposer les sanctions levées dans le cadre de l’accord multilatéral conclu en 2015 en échange de l’engagement de Téhéran à geler son programme nucléaire.

Les Etats-Unis menacent Téhéran des sanctions “les plus fortes de l’Histoire” si les Iraniens refusent leurs conditions pour conclure un “nouvel accord” englobant leur programme de missiles balistiques.

Les entreprises européennes qui continueront de faire affaire en Iran dans des secteurs interdits par ces sanctions “seront tenues responsables”, a averti le chef de la diplomatie américaine, Mike Pompeo.

-“Réserves faramineuses”-

L’annonce du possible désengagement d’Iran du géant pétrolier Total et de plusieurs autres entreprises européennes ont été au coeur des récents entretiens à Téhéran du commissaire européen à l’Energie Miguel Arias Canete.

“Les Iraniens doutent de la capacité des Européens à ne pas plier face aux intérêts américains”, a confié à l’AFP M. Canete au terme d’une série de rencontres avec le vice-président iranien Ali Saheli, le chef de la diplomatie Mohammad Javad Zarif et les ministres du Pétrole et de l’Energie.

Les Etats-Unis sont engagés dans une stratégie de conquête de marchés pour leur gaz naturel. Ils ont exporté 17,2 milliards de mètres cubes (m3) en 2017, dont 2,2% par méthaniers vers les terminaux de l’Union européenne. Or “la capacité totale d’importation de gaz naturel de l’Europe va augmenter de 20% d’ici à 2020”, selon le centre d’études IHS Markit.

Chaque année, les pays de l’UE importent deux tiers (66%) de leurs besoins de consommation. En 2017, ceci a représenté 360 milliards de m3 de gaz, dont 55 milliards de m3 de GNL, pour une facture de 75 milliards d’euros, selon les statistiques européennes.

A ce jour, la moitié du gaz acheté est russe, mais les Européens cherchent à briser cette dépendance.

“Les réserves iraniennes sont faramineuses et si l’Iran développe les installations adéquates, elles peuvent permettre à ce pays de devenir un important pourvoyeur (…) pour l’Europe”, plaide M. Canete.

Téhéran possède les plus importantes réserves gazières au monde après la Russie, avec notamment le gisement off-shore de Pars Sud. Elle sont estimées à 191 trillions de m3. Le pays a exporté 10 milliards de m3 en 2017 par gazoduc vers la Turquie et l’Irak. Mais la solution pour l’avenir sera le GNL, transporté par méthaniers, soulignent les responsables européens.

Le ministre du Pétrole, Bijan Namdar Zanganeh, a chiffré les besoins en investissements à quelque 200 milliards de dollars sur cinq ans. Le secteur de l’énergie a fourni 50 milliards de dollars de recettes à l’Etat en 2017, selon les données européennes.

-La Russie ciblée-

L’UE n’est pas la seule dans le collimateur de Washington.

“Un autre concurrent visé est la Russie avec son projet phare Nord Stream 2”, observe le responsable européen.

Nord Stream 2 vise à doubler d’ici fin 2019 les capacités de son grand frère Nord Stream 1, et permettre à davantage de gaz russe d'arriver directement en Allemagne via la mer Baltique, donc sans passer par l'Ukraine.

Le président Donald Trump exige son abandon. Il en a d'ailleurs fait un argument pour exonérer les Européens des taxes sur l'acier et l'aluminium, selon des sources européennes proches du dossier.

La chancelière allemande Angela Merkel défend vivement ce projet de gazoduc stratégique.

"Pour le moment, le GNL américain est plus cher que le gaz russe. Nous avons un libre marché. Le GNL doit être compétitif", estime-t-on de source gouvernementale allemande.

Mais "Nord Stream 2 n'aide pas à la diversification énergétique cherchée par l'Europe", reconnaît de son côté le commissaire Canete.

"L'Europe veut développer une stratégie de gaz liquéfié afin d'assurer sa sécurité énergétique, et l'Iran est une source d'approvisionnement importante", insiste-t-il à l'adresse des Etats-Unis.

Under Pressure From Trump, Saudis Put Brakes on Oil's Rally

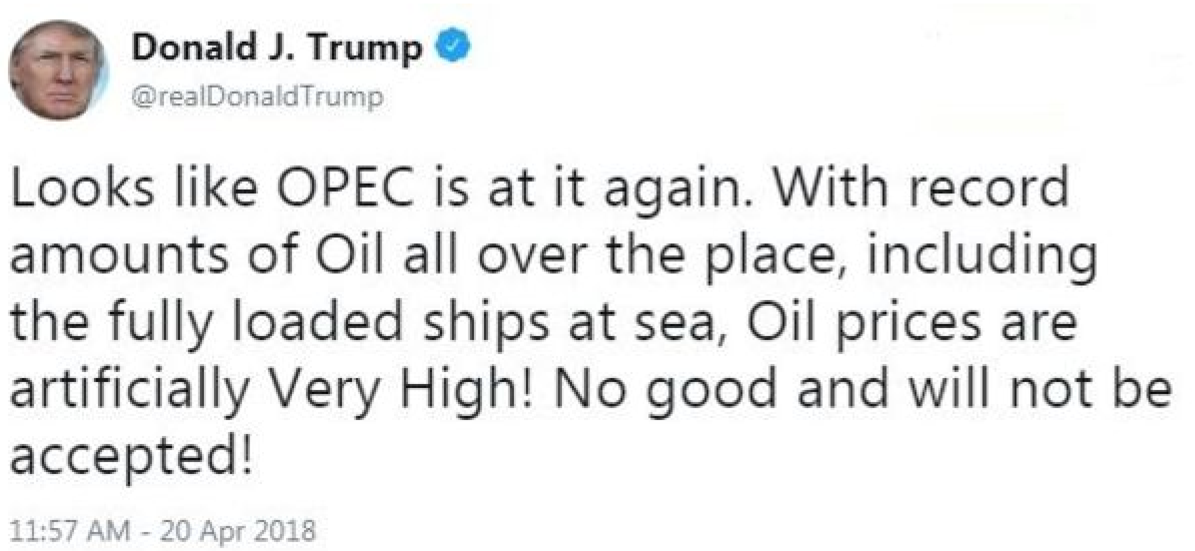
- Riyadh supports a gradual increase in oil output over summer
- Middle East oil producers worried about U.S. anti-trust laws

The world’s largest oil exporter just made quite a policy swerve. Within six weeks, Saudi Arabia has gone from advocating higher prices to trying to stop the rally at $80 a barrel.

The U-turn scrambled the outlook for oil markets, hit the share prices of oil majors and shale producers and set up a diplomatic wrangle with other members of the Organization of Petroleum Exporting Countries.

What changed? The supply threats posed by the re-imposition of

U.S. sanctions on Iran oil exports earlier this month and the quickening collapse of Venezuela's energy industry are both part of the answer, but they're secondary to Donald Trump. On April 20, the president took to Twitter to lambaste the cartel's push for higher prices. "Looks like OPEC is at it again," he tweeted. "Oil prices are artificially Very High!"



Trump's intervention gave typically strident voice to a concern held more widely in the U.S. and other consuming countries: oil's rally from less than $30 in early 2016 to more than $80 this month risked becoming a threat to global economic growth.

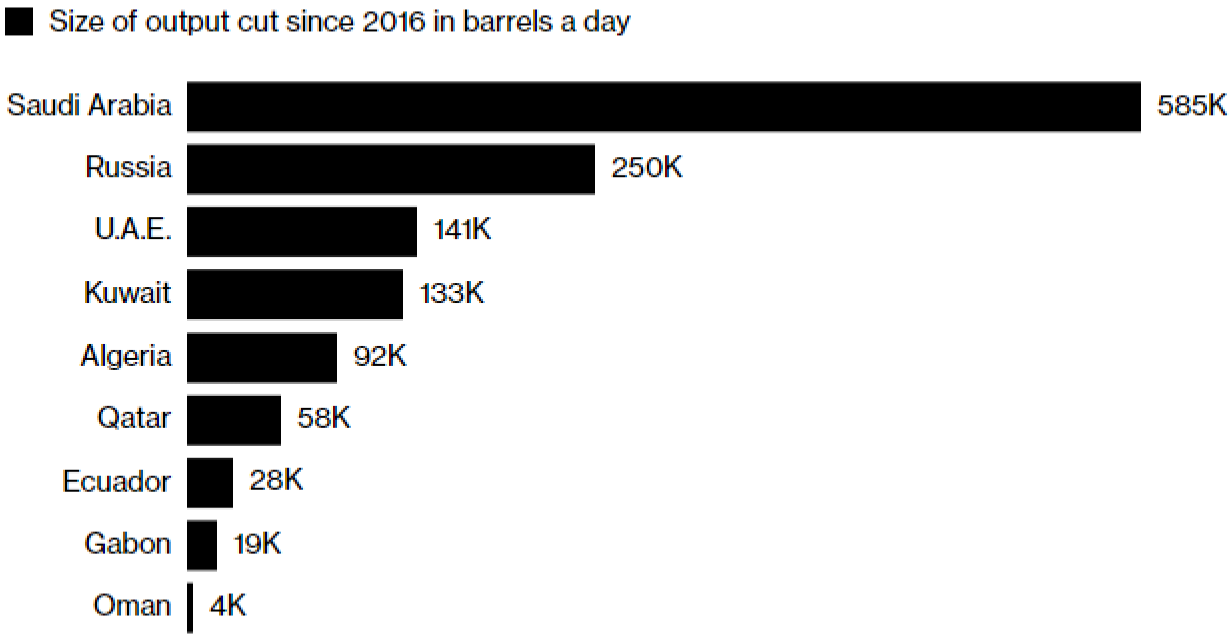
On Friday, Saudi Oil Minister Khalid Al-Falih responded, saying his country shared the "anxiety" of his customers. He then announced a shift in policy that all but gave a green light for a market sell-off, saying OPEC and its allies were "likely" to boost output in the second half of the year.

"The tweet moved the Saudis," said Bob McNally, founder of consultant Rapidan Energy Group LLC in Washington and a former White House oil official. "The message was delivered loud and clear to Saudi Arabia."

After Al-Falih's comments, made following a meeting with his Russian counterpart in St. Petersburg, saw crude drop more than $3 to below $67 a barrel in New York on Friday. The bullish tone of recent market chatter, increasingly punctuated with talk about oil prices climbing past $100, $150 and even $300, suddenly looks overdone.

Who’s Got the Juice?

Saudi Arabia and Russia could potentially return the most oil to the market.



It wasn’t just the U.S. Other major buyers of Saudi crude also put pressure on Riyadh to change course, albeit a little more diplomatically than Trump. Dharmendra Pradhan, the Indian petroleum minister, said he rang Al-Falih and “expressed my concern about rising prices of crude oil.”

OPEC officials were in a meeting at the opulent Ritz-Carlton hotel in Jeddah on Saudi Arabia’s Red Sea coast when Trump tweeted his views and they immediately saw it as a significant intervention.

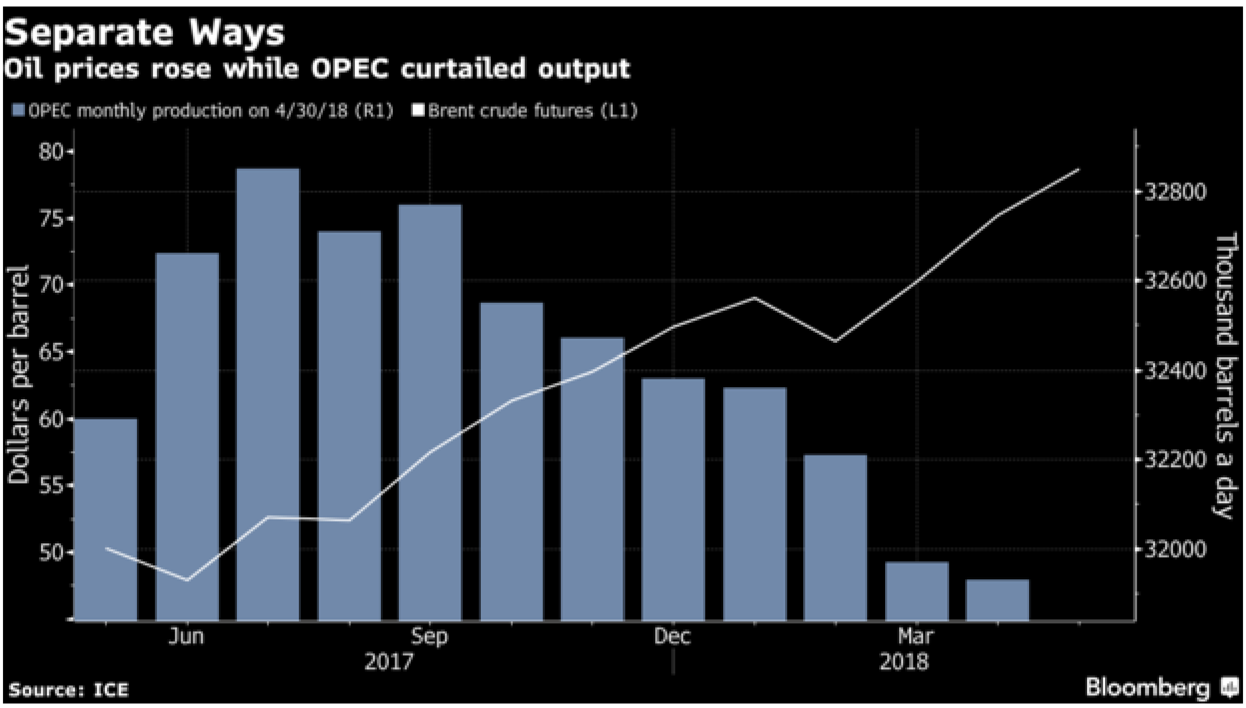
“We were in the meeting in Jeddah, when we read the tweet,” OPEC Secretary General Mohammad Barkindo said on Friday. “I think I was prodded by his excellency Khalid Al-Falih that probably there was a need for us to respond," he said. "We in OPEC always pride ourselves as friends of the United States."

To read a story on how consumers are responding higher prices, click here.

Diplomats and oil officials in OPEC countries were also worried about the potential revival in Washington of the so-called "No Oil Producing and Exporting Cartels Act," which proposes making OPEC subject to the Sherman antitrust law, used more than a century ago to break up the oil empire of John Rockefeller.

The bill first gained prominence in 2007 when George W. Bush was president and oil prices were flirting with $100 a barrel and made a comeback several years later under Barack Obama. While it was opposed by those presidents, the risk for OPEC was that Trump "could break with his predecessors and support its passage," said McNally.

In a sign that oil prices were climbing Washington's agenda as gasoline prices approached the $3 a gallon mark, last week a sub-committee in the U.S. House of Representatives held a rare hearing on the NOPEC act.



There are also indications that Russia, whose decision to participate in OPEC’s cuts helped turnaround the oil market, has decided the rally has run far enough.

“We’re not interested in an endless rise in the price of energy and oil,” Putin told reporters in St. Petersburg on Friday. “I would say we’re perfectly happy with $60 a barrel. Whatever is above that can lead to certain problems for consumers, which also isn’t good for producers.”
OPEC and its allies will gather in Vienna for a policy meeting on June 22 to hammer out a deal. While Al-Falih and Russia’s Novak have indicated that output will most likely increase, the details — how many barrels from which countries — are still a question mark.

“In an environment of low inventories and rising geopolitical outages, raising some supply is prudent,” said Amrita Sen, oil analyst at Energy Aspects Ltd.

Oil producers are debating an increase ranging from 300,000 barrels a day at the low end, backed by Gulf producers including Saudi Arabia, and a larger increase of about 800,000 barrels a day favored by Russia, a person familiar with matter said on Friday.

“It’s too early now to talk about some specific figure, we need to calculate it thoroughly,” Novak said.

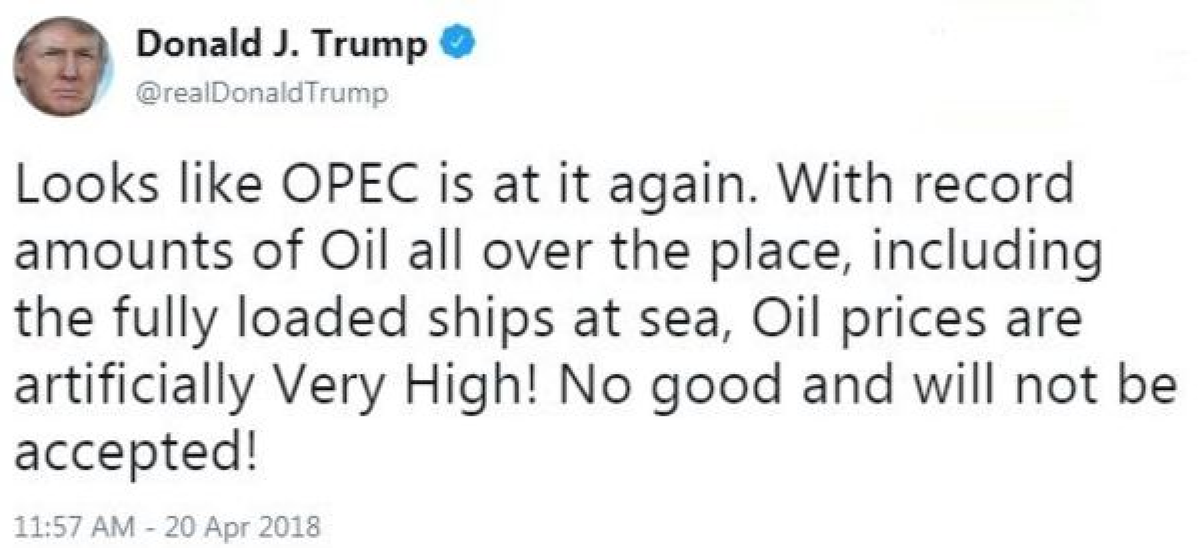
Even though Al-Falih’s comments brought about an immediate price reaction, there are still reasons for people to be bullish as traders await the impact of U.S. sanctions against Iran and wider political tensions in the Middle East.

And with global oil demand growing strongly, hedge funds will shift their focus on diminishing global spare capacity as OPEC returns barrels to the market. The U.S. government estimates the cushion at just 1.34 million barrels a day next year, below the 1.4 million reached in 2008 when oil prices surged to nearly $150 a barrel.

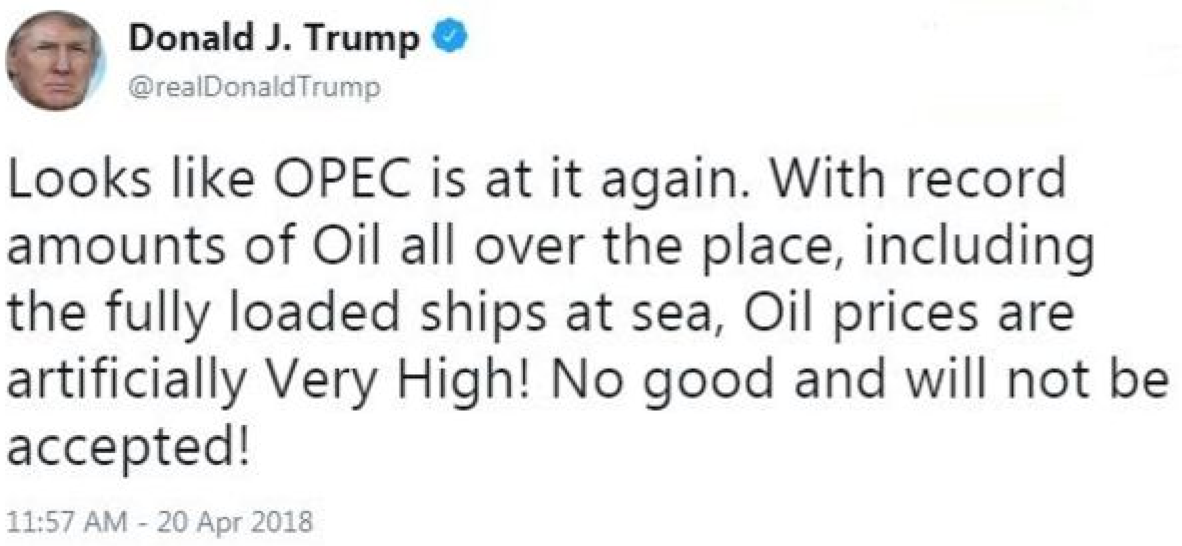
In a letter to investors earlier this month, Pierre Andurand, the bullish oil hedge fund manager, warned that if Saudi Arabia needs to "offset production declines from Iran and Venezuela" global spare capacity would decline to perilous levels.

"Oil prices could potentially surge to record high levels to force demand destruction very quickly," he wrote.

Looks like OPEC is at it again.



Looks like OPEC is at it again. With record amounts of Oil all over the place, including the fully loaded ships at sea, Oil prices are artificially Very High! No good and will not be accepted!



Sanctions aren't stopping Russia's LNG ambitions

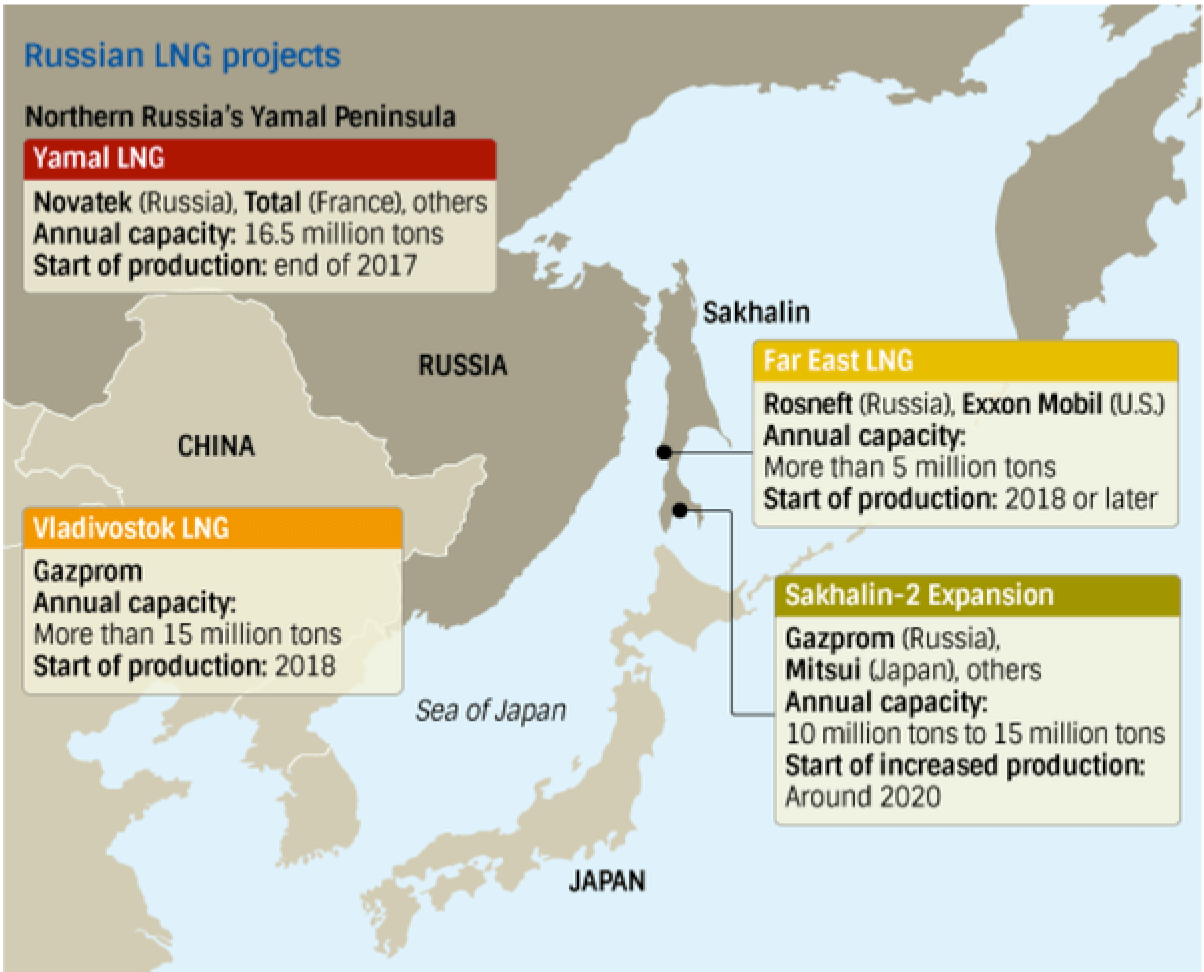
Despite the imposition of US and EU sanctions in the energy sector, new projects continue to flourish in Russia. Already the world's largest exporter of traditional natural gas, the country is gaining a foothold in the liquefied natural gas market. For the last 3 years, Russia's LNG capacity has been growing substantially.

Competition from Qatar, Australia, and the US, the world leaders in LNG exports, coupled with the impact of political tensions after the Ukraine crisis, have made Russia reconsider its traditional pipeline exports. After Lithuania and Poland built their own LNG terminals with gas from Norway, Qatar and most recently the US, Gazprom's conventional gas intake was significantly diminished in both countries. Despite Gazprom's cheaper price, Lithuania and Poland preferred to pay a premium for their LNG to reduce the dependency on Russia's energy resources.

Gaining a foothold
Novatek, Rosneft and Gazprom each set out to develop their own unconventional gas resources. Novatek's Yamal LNG is Russia's most ambitious project. Based on the Kara Sea in the Arctic Circle, gas extraction is conducted under the permafrost, which makes it incredibly challenging. Funded by Russia's Novatek, France's Total, China National Petroleum Corporation, and China's Silk Road Fund, Yamal LNG is a $27 billion facility that will start full operation in 2018. It will produce 16.5 million tonnes of LNG per year. Yamal LNG's gas plant will be finished in November. As a symbolic gesture, Russia will send the first shipments to China, which supported the project. Another four shipments will follow in December.

Rosneft is developing its Far East LNG project in Sakhalin, which aims to produce 5 million tonnes of LNG gas. Its goal is to deliver supplies to the Asia-Pacific region, in particular to Japan and South Korea.

Gazprom is pushing LNG as in-house transport fuels. Russia's gas giant signed agreements with Avtodor, the Russian highways state company, and Gazprom Gazomotornoye Toplivo, a Gazprom subsidiary, to grow a network of LNG and compressed natural gas filling stations for locomotives and trucks. Expanding its reach, Gazprom also launched small-scale LNG projects abroad in places like Vietnam, Belarus, Ghana and Bolivia.



Bypassing Western sanctions

The impact of Western sanctions on Russia's LNG development proved to be rather limited. Despite the restrictions on financial borrowing and export of Western technologies (e.g. drilling and hydraulic fracturing), Russia managed to keep its LNG projects afloat. Loopholes in the sanctions regime and new partners allowed Russia to bypass legal implications and to find new funding.

While both oil and gas exploration projects were prohibited under US sanctions, the EU sanctions exempted gas projects. This allowed European investors to further participate in the development of Russia’s LNG gas plants. Both French Total and Dutch Shell preserved their 20% and 27% shares in the Yamal and Sakhalin projects, respectively.

Despite Western restrictions on capital, Russian energy companies still manage to attract European investments. Italy’s Saipem is set to be a subcontractor for Arctic LNG 2, Novatek’s second gas plant on the Kara Sea. In 2015, Shell agreed to invest in the expansion of Gazprom’s Sakhalin II, while in 2017, a Dutch company set up a joint venture with Gazprom to design and construct the Baltic LNG project in the Leningrad Region. However, Rosneft’s Far East and Gazprom’s Vladivostok LNG projects were delayed until 2020 due to a lack of funds and low fuel prices. Partnered with ExxonMobil in 2014, the Far East project was stalled due to looming Western sanctions over the Ukraine crisis. Recently, Rosneft announced that it may build the LNG plant using its own resources exclusively.

Russia’s pivot to Asia and the Middle East lessened the country’s dependence on Western lending. In March 2017, having difficulties raising funds from Western banks, Novatek sold a 9.9% stake to China’s Silk Road Fund. Similarly, Rosneft turned to Chinese investors after Glencore and the Qatar Investment Authority cut their stakes. A 14% stake of Rosneft was bought by CEFC, China’s Energy conglomerate, for $9 billion. Recently, investors from Japan and the Middle East showed interest in Gazprom’s Baltic and Novatek’s Arctic 2 LNG projects.

Making strides in the LNG market
With the latest reports predicting 13% growth in the LNG market by 2025 and an overall 53% share in long-distance gas trade by 2040, Russia is under further pressure to develop its LNG projects on time. Currently, Russia exports 10.8 million tonnes and has a 4.2% market share.

Following the completion of the Arctic 2 LNG project, the country might challenge the dominance of Qatar, which currently occupies 30% of the market. By building the second gas plant on the Gydan peninsula, Russia could produce up to 70 million tonnes of LNG annually, just below Qatar's 77 million. The construction of Arctic 2 is slated to commence in 2019, with the first shipments due on the market in 2023.

Challenging Qatar's dominance in the LNG market would make Russia not only the world's largest exporter of conventional natural gas, but also of liquefied gas. The conditions for that are favourable. With funding from China and Saudi Arabia, Russia can bypass Western restrictions on capital. Russia's LNG exploration sites are strategically close to the Asian market. Located in the Far East, LNG would be easy to transport via sea to Japan and South Korea, the world's largest LNG importers.

Total to buy 10% stake in Russian LNG project

France's Total has agreed to take a 10 per cent stake in Arctic LNG 2, a liquefied natural gas project being developed by Russia's Novatek in the Siberian arctic.

Total did not specify the financial details, but the acquisition values the project at $25.5bn, Novatek's chief executive Leonid Mikhelson said. He added that he was in talks with other companies to acquire other stakes and that Novatek intended to hold 60 per cent of the project.

Total, which already owns 19 per cent of Novatek and has a 20 per cent stake in Yamal LNG, a similar project launched this year, has an option to increase its Arctic LNG 2 stake to 15 per cent. The deal was signed during French president Emmanuel Macron's visit to Russia for talks with Vladimir Putin.

"Total is delighted to be part of this new world class LNG project alongside its partner Novatek, leveraging the positive experience acquired in the successful Yamal LNG project. This project fits into our strategic partnership with Novatek and also with our sustained commitment to contribute to developing the vast gas resources in Russia's far north which will primarily be destined for the strongly growing Asian market," said Patrick Pouyanné, chairman and chief executive of Total.

"Arctic LNG 2 will contribute to our strategy of growth in LNG by developing competitive projects based on giant low costs resources."

When up and running, LNG 2 will have a production capacity of approximately 19.8m tons per year. Total said the final investment decision is expected in 2019, with plans to start up the first train by the end of 2023.

Mr Mikhelson said: "We are talking to a number of companies [about selling other stakes in the project]. Not empty chit-chat but serious discussions."

Gazprom escapes EU fine in competition probe

The Russian gas giant has to revamp the way it sells gas to EU countries.

European Competition Commissioner Margrethe Vestager on Thursday stuck with her controversial decision not to fine Gazprom on charges that it abused its dominance to rip off consumers in Central and Eastern Europe.

Instead, the settlement announced Thursday will seek to change Gazprom's behavior through a set of legally-binding commitments.

“Our decision provides a tailor-made rulebook for Gazprom's future conduct,” Vestager said. “It gives Gazprom customers in Central and Eastern Europe an effective tool to make sure the price they pay is competitive.”

Under the deal, the Kremlin-backed firm agreed to make deep changes to the way it has historically done business in Central and Eastern Europe.

“I know some would have liked to see us fine Gazprom no matter the solution on the table,” Vestager said, adding that the settlement achieves goals that the Commission “could not have gotten otherwise.”

Gazprom agreed to change how it negotiates gas prices with countries in Central and Eastern Europe, in an effort to create a more competitive market. Customers will now have the right to ask for a price review if they believe they are paying Gazprom higher prices than on Western European gas hubs. If a deal isn’t struck within 120 days, an arbitrator overseen by the EU “will then impose a competitive gas price.”

Gazprom also agreed to drop clauses restricting customers’ ability to sell gas across borders and create opportunities for more gas to flow to the Baltic states and Bulgaria.

The commitments are valid for eight years.

“Gazprom has accepted that it has to play by our common rules – at least if it wants to sell its gas in Europe,” Vestager said.

Gazprom’s Deputy CEO Alexander Medvedev said that the company was “satisfied with the commitments decision.”

“We believe that today’s decision is the most reasonable outcome for the well-functioning of the entire European gas market,” he said.

The Commission can impose a fine of up to 10 percent of the company’s annual turnover in case Gazprom breaks its commitments “without having to prove an infringement of EU antitrust rules.” In Gazprom’s case this could be as much as €6.8 billion, according to its 2015 results. It will also set up a monitoring system to ensure Gazprom sticks to the deal.

Opponents of the settlement argued that Gazprom should have been fined. They fear any commitments will be too weak to change Gazprom’s behavior.

“We are disappointed that the years-long proceedings have ended with no fine for Gazprom, no compensation for affected companies, and with hardly any meaningful concessions on Gazprom’s side,” said a Polish diplomat. “This is particularly worrying in the context of the aggressive Russian policy against the EU and its member states. Today’s decision sends a clear signal that the EU is coming to terms with years of Russian tactics of using Gazprom as an external policy tool against the [Central and Eastern European] region.”

A leaked copy of the Commission’s 2015 charges against Gazprom shows Brussels planned to hit the Russian company with significant fines for “intentionally” abusing a dominant position to harm governments and customers in Europe in what was an “obvious infringement” of EU rules.

But the Commission retreated from that hard stance.

Thursday’s final announcement comes more than a year after Vestager first announced in March 2017 that she was considering settling the inquiry without a fine in return for Gazprom’s commitment to improve how it does business in Central and Eastern Europe.

Lithuania, whose complaints kicked off the case in the first place, was generally pleased with the outcome, but the country’s energy minister, Žygimantas Vaičiūnas pointed out that the settlement doesn’t correct past wrongs.

“We cannot write off estimated losses of about €1.5 billion to our gas consumers, created by Gazprom abusing its dominant position on the market,” he said in a statement. “We will continue to look for ways to make Gazprom to indemnify those losses.”

The decision doesn’t mean Gazprom won’t face lawsuits. “It is for people who feel that they have suffered from Gazprom behavior to go to national courts and to seek compensation as it has just been confirmed by the EU court," Vestager said.

Commission investigators raided Gazprom's offices in 2011, although held off on formally charging the company amid a dramatic deterioration in relations between the EU and Russia over the latter's annexation of Crimea from Ukraine in 2014.

The Commission has not always followed up on threats to fine companies in the past, dropping cases against banks and cement-makers in recent years after they dispelled concerns set out in formal charges. When asked in 2017 to explain why she preferred settling, Vestager said: "We found it was most helpful for citizens to have Gazprom's future behavior changed."

EU settles seven-year Gazprom dispute without imposing fine

The EU has settled a seven-year dispute with Gazprom after the Russian state-controlled energy giant agreed to change its operations in central and eastern Europe.

The deal, announced on Thursday by the EU’s competition commissioner, Margrethe Vestager, comes at a time of tensions between Russia and Europe over Ukraine, Syria and the poisoning of the Skripals in Salisbury, which has taken British-Russian relations to a new low. Meanwhile there is division within the EU over the construction of the Nord Stream 2 pipeline between Russia and Germany.

Vestager sought to isolate the case from the political turmoil. “This case is not about Russia, this case is about European consumers and European businesses and making the market serve them,” she said. “This is about what rules to play by, no matter your flag, no matter your ownership.”

Under the terms of the deal, Gazprom will be banned from imposing restrictions on how its customers in central and eastern Europe use gas. Bulgaria, the Czech Republic, Estonia, Hungary, Latvia, Lithuania, Poland and Slovakia will no longer be banned from exporting gas to another country.

The deal aims to answer concerns that customers in five countries were being over-charged for their gas. From now on, customers in Bulgaria, Estonia, Latvia, Lithuania and Poland have the right to demand a price in line with those in Germany and the Netherlands.

If Gazprom fails to respond, these customers can take their complaint to an arbitration body in the EU, which is empowered to impose a lower price.

Some governments are unhappy about the commission's decision not to fine Gazprom for its past behaviour. Lithuania's prime minister, Saulius Skvernelis, described the proposed settlement as "strange", Reuters reported.

Acknowledging that some would have liked to have seen Gazprom fined, Vestager said that option was not in the best interests of European consumers.

"With today's decision, Gazprom has accepted that it has to play by our common European rules, at least if it wants to sell its gas in Europe. It has accepted to play by a rulebook that is tailor-made to ensure that European customers can benefit from the free flow of gas this very day."

She said failure to comply could lead to a fine of up to 10% of global turnover, a step that can be taken without another lengthy legal investigation.

"This is not empty theory," she said. "In 2013 we fined Microsoft over half a billion euros when the company broke its obligation. In other words, the case doesn't stop with today's decision. Rather, it is the enforcement of the Gazprom obligations that starts today."

Gazprom's deputy chief executive, Alexander Medvedev, said he was satisfied with the settlement, describing it as "the most reasonable outcome for the well-functioning of the entire European gas market”.

Oil at $100 not to hurt world economy as much as in 2011

Image processed by CodeCarvings Piczard ### FREE Community Edition ### on 2018-05-17 18:13:52Z | |

A general view of the Amuay refinery complex which belongs to the Venezuelan state oil company PDVSA in Punto Fijo, Venezuela (file). The global economic impact of oil hitting $100 a barrel won’t be as big as when that happened in 2011 thanks to changes in the US. An analysis by Bloomberg Economics estimated that oil touching the triple-digit mark would shave 0.4% off US gross domestic product in 2020, compared with a baseline price of $75 a barrel. Yet that’s less of a hit than in the past because overall price levels have risen, the amount of energy required to produce a unit of economic output has slipped and the US has become less of an oil importer thanks to its shale industry. That mutes the effect of oil price shocks on the world's biggest economy, and in turn on other countries. As such, "$100 oil won't feel like it did in 2011," and will actually feel "more like $79" a barrel, economists Jamie Murray, Ziad Daoud, Carl Riccadonna and Tom Orlik found. "With the US still firing on close to all cylinders, the rest of the world would suffer less as well — global output would be down by 0.2% in 2020." The economists also estimated that oil would have to hit $200 a barrel before seriously stymieing the global economy.

Goldman Tells Big Oil: Take the Gas Risk, Demand Will Follow

The world's largest energy producers will probably start hitting the gas on new projects, according to Goldman Sachs Group Inc.

Suppliers are better placed than buyers to bear the cost and risk of new liquefied natural gas projects, and may drive the next wave of investment, the bank said in a note. While the industry's aware of the need for more output, the traditional model, where financing for new LNG capacity is dependent on binding sales agreements, has become an impediment, Goldman said.

The oversupplied LNG market is at risk of swinging into a deficit early in the next decade if new projects aren't commissioned soon enough to meet increasing global demand. Large energy companies — including Royal Dutch Shell Plc and

BP Plc, which have projects in the pipeline — will probably drive investments, according to Goldman.

“Natural gas is gaining market share relative to other fossil fuels, but new sources of supply must be developed to sustain this trend post 2020,” analysts including Christian Lelong said in the May 15 note. “A greater willingness to take on price risk should reduce the historical dependency on long-term contracts and leave producers firmly in the driving seat.”

Many consumers lack the risk appetite for long-term LNG supply agreements because the visibility on downstream demand is limited, particularly in the power sector given the rise of renewables, the New York-based bank said. Producers, which have stronger balance sheets, are better placed to mitigate these risks, according to Goldman.

Gas buyers are delaying decisions and declining to go into long-term contracts, even as key markets including China and India need to clean up their air, said Charif Souki, chairman of U.S. LNG developer Tellurian Inc., in an interview at the Flame gas conference in Amsterdam.

“U.S. gas can be delivered to Asia very efficiently,” and so can low-cost Russian gas, Souki said. The fuel is a very attractive way for Asia to shift to cleaner energy, and buyers will need to convince sellers to invest in new capacity, he said.